

L'Actualité, no. Vol: 27 No: 19
1 décembre 2002, p. 66

Mon école, 30 ans plus tard

De passage à Montréal, notre journaliste a revisité son ancienne high school. Que reste-t-il de JFK, du quartier Saint-Michel et de ses immigrants italiens?

par Michel Arseneault

Flottant dans leurs toges noires et portant le cheveu extralong, les garçons ressemblaient à des avocats du Front de libération du Québec. Ce qui faisait un sacré contraste avec les filles, en toges blanches, qui semblaient aussi pures que des premières communiantes. Nous avions 16 ans et l'air un peu ridicule. Mais cela nous était égal. Car, en ce 12 mai 1974, nous savourions notre revanche: les 290 élèves de dernière année de la John F. Kennedy High School (JFK), une école catholique anglophone de l'est de Montréal, occupaient les premières rangées de la salle Wilfrid-Pelletier, où la plupart d'entre nous n'avaient jamais mis les pieds. C'était la remise des diplômes et le parterre était plein. Nos familles ne voulaient pas rater cette cérémonie, qui se déroulerait en anglais et en italien. Ce qui n'avait pas empêché la chorale d'interpréter, en français, "Adieu monsieur le professeur". Juste avant le Ô Canada.

C'était avant la loi 101 et les immigrants s'inscrivaient encore massivement à l'école anglaise. Dans le quartier **Saint-Michel**, JFK était un de leurs bastions. La majorité des 2 000 élèves avaient des parents italiens, s'ils n'étaient pas nés en Italie. On l'a peut-être un peu vite oublié, mais les Italiens étaient alors les mal-aimés de l'immigration. Des blagues circulaient encore sur les "wops" (without papers, sans-papiers), qui passaient pour malpropres. (Pourquoi empêche-t-on les Italiens de se baigner dans le fleuve? Parce que ça laisserait des cernes sur les bateaux) Et des bagarres éclataient parfois entre bandes d'Italiens et de "Français".

JFK, où j'avais abouti un peu par erreur, était le plus étrange des établissements, un melting-pot italo-franco-anglophone comme il ne s'en fait plus, une espèce d'école internationale des pauvres. Dans ce milieu ouvrier, nos pères travaillaient dans le bâtiment ou en usine, aux carrières Miron ou Francon. Mais ils ne chômaient pas. Aucune famille ne vivait de l'aide sociale dans mon entourage, ce qui semble difficile à croire, le quartier **Saint-Michel** étant aujourd'hui l'un des plus défavorisés de Montréal. La plupart des Italiens l'ont fui en escaladant l'échelle sociale, et sa population ne cesse de diminuer depuis le milieu des années 1970. Les problèmes sociaux se sont multipliés. Certaines rues ont la réputation de ne pas être très sûres. Et le nombre de familles monoparentales atteint un taux astronomique de 38%. À l'époque, il n'y avait même pas de CLSC pour les dénombrer.

Faut-il s'étonner si JFK se classe aujourd'hui 443e au plus récent palmarès des écoles secondaires publié par L'actualité? En apparence, rien n'a changé. Sauf à l'entrée, où un professeur d'arts plastiques a fait, dans un style hyperréaliste, une peinture murale représentant l'ex-président John F. **Kennedy**. Ce sont les élèves qui ont changé. Au fil des ans, les meilleurs éléments ont tourné le dos à JFK pour s'inscrire à des établissements privés ou même publics (comme l'Institut

collégial Vincent Massey et la Royal West Academy), qui n'admettent que les plus brillants candidats. À l'époque, je ne connaissais personne qui avait les moyens d'aller à l'école privée et il était quasi impossible de fréquenter une école publique hors de son quartier. Les enfants qui avaient trop d'échecs scolaires étaient dirigés vers des filières professionnelles ou vers la porte. Aujourd'hui, environ 20% des élèves de JFK ont besoin d'une attention particulière (à cause de leurs difficultés d'apprentissage ou de troubles comportementaux, notamment). Un pourcentage très nettement au-dessus de la moyenne (14%).

Antonio Colannino, la cinquantaine bien entamée, a étudié à JFK avant d'y enseigner et d'en devenir le directeur. Il a malgré tout une bonne raison d'être fier: son école compte peu ou presque pas de décrocheurs. Parmi les élèves qui y commencent leur 1^{re} secondaire, moins de 5% ne termineront pas la 5^e. "Leurs notes ne sont peut-être pas très bonnes, explique-t-il, mais au moins ils sont à l'école." Il n'y a pas non plus de problème de violence à JFK, relève-t-il. Les gangs de rue, un phénomène lié selon lui à l'immigration récente, n'y ont pas prise. Ils font pourtant des ravages dans d'autres établissements du quartier. Pour les freiner, Louis-Joseph-Papineau a même recruté un policier à la retraite, dont le travail consiste essentiellement à contrôler les absences et les retards.

Depuis que les immigrants sont tenus d'aller à l'école française, les commissions scolaires anglophones connaissent une lente décroissance. À JFK, il ne reste que 500 élèves; pas un seul n'est né à l'étranger. Le nombre d'enseignants est passé de 113 à une trentaine. Et l'éventail des matières proposées a été réduit. Les cours d'italien, d'espagnol et d'allemand, c'est fini.

La même chose est vraie dans le cas des activités parascolaires, qui créaient un fort sentiment d'appartenance à JFK. La sonnerie avait beau avoir retenti, l'école continuait de bruiser. Club des Nations unies ou club de la Croix-Rouge? Boxe ou danse contemporaine? Soccer ou haltérophilie? Le choix était impressionnant. Ce n'est plus le cas. L'an dernier, les enseignants ont carrément refusé d'encadrer ces activités pour appuyer leurs revendications syndicales. Seules celles qui ont été considérées comme essentielles - le conseil des élèves et le yearbook, un album qui rend compte de la vie de l'école au fil de l'année scolaire - n'ont pas été sacrifiées à cette espèce de "grève du zèle".

En retournant à JFK, je me suis d'abord demandé si j'allais pouvoir retrouver mes anciens camarades. On a tellement parlé de l'"exode" des anglophones. Étaient-ils encore au Québec? À titre d'expérience, j'ai cherché à réunir six membres de l'équipe du yearbook, dont j'étais le rédacteur en chef en 1973-1974. Premier constat: tout le monde vit à Montréal (sauf moi, le francophone, correspondant de L'actualité à Paris). Deuxième constat: ils maîtrisent tous le français, quelques-uns ayant même poursuivi leurs études à l'Université de Montréal. Troisième constat: ils se sont drôlement bien débrouillés dans la vie.

Michelina Di Iorio est professeure d'anglais langue seconde au primaire. Teresa Ferullo est gestionnaire des ressources humaines. Ermelinda Iasenza est coordonnatrice du programme d'aide aux employés de l'Hôpital général juif. Archie Luccisano, d'abord commis à Air Canada, en est venu à y gérer un budget de 170 millions de dollars. Mais la trajectoire la plus étonnante est peut-être celle du seul anglophone de notre groupe, Jim Howden.

Quand nous l'avons connu, Jim arrivait de la Colombie-Britannique et ne parlait pas un mot de français. L'école, comme le quartier, l'intimidaient. "J'y allais à reculons, avoue-t-il. J'avais peur." Mais une de ses enseignantes, Grazia Gough, véritable passionaria québécoise, lui a insufflé sa ferveur à l'égard du français. "Cette femme-là a changé ma vie", dit-il. Aujourd'hui, Jim est un pédagogue de réputation internationale, auteur de quatre ouvrages spécialisés, qui travaille principalement en français, au Québec et en Acadie, mais aussi en France et en Suisse!

Force est de constater que nous avons mieux réussi que nos parents. Ce qui n'allait pas de soi. Mon ancien professeur d'histoire, Giordano (Giordi) Rosa, à présent directeur général de la commission scolaire Sir-Wilfrid-Laurier, y voit même une anomalie. "Pendant 2 000 ans, les enfants n'ont pas aspiré à faire mieux que leurs parents, mais à faire comme eux. C'est pendant la longue période de croissance économique qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale que la question de l'avancement social s'est posée. Ta génération a été la dernière à pouvoir en profiter." Car le boom économique du baby-boom, c'est du passé.

Les anciens de JFK ont bénéficié d'une formation de bon niveau, selon les enseignants à qui j'en ai parlé. "C'était une école formidable! se souvient Giordi Rosa. Les profs étaient dynamiques, innovateurs et jeunes. Certains n'avaient pas 20 ans." Jerry Dunn, maintenant à la retraite, n'hésite pas à dire que JFK a connu à cette époque "son heure de gloire".

Même si la chose semble aujourd'hui un peu étrange, l'influence britannique se faisait encore sentir dans l'instruction qui y était dispensée. Dans les cours d'anglais, nous lisions surtout des auteurs british, les américains étant considérés comme un peu louches; les écrivains canadiens, peu publiés à ce moment-là, n'étaient tout simplement pas à l'étude. Seuls les élèves du cours de littérature nord-américaine, réservé aux plus calés, s'attaquaient à des romanciers canadiens, comme Margaret Atwood.

JFK était résolument ouverte sur le monde. Dans les cours de français, on lisait Gide, et dans les cours de religion, Sartre. À la messe - car il fallait bien y aller de temps en temps -, on priait pour la résistance chilienne. À la veille de Pâques, l'aumônier nous initiait, en petits groupes, au "Séder", le repas de la Pâque juive. Il n'y avait pourtant pas de juifs à l'école, mais rien de cet univers ne nous était vraiment étranger.

Mes professeurs étaient d'origine italienne, mais aussi pakistanaise, égyptienne, philippine, irlandaise et hongroise. Entre autres. Enseignants et élèves avaient souvent d'étonnants accents. Il faut dire que ces derniers avaient leur propre parler. Je m'en suis rendu compte, bien des années plus tard, dans un grand magasin à Rome. Le vendeur avait, en anglais, des intonations qui rappelaient à la fois le sud de l'Italie et l'est de Montréal. Je ne lui ai pas demandé d'où il était, mais à quelle école secondaire il était allé. JFK, bien entendu!

Les jeunes étaient appliqués et peu d'entre eux avaient un boulot à l'extérieur. L'école, c'était du sérieux. Un message que martelaient des parents italiens, pourtant peu instruits. "Si je n'avais pas envie de faire le ménage, se souvient Teresa Ferullo, je n'avais qu'à dire à ma mère que je devais étudier en vue d'un examen" Obéissants et polis, les élèves n'auraient jamais appelé un prof par son prénom, qu'ils ignoraient d'ailleurs.

Dépositaires de l'autorité parentale, les enseignants étaient "vénérés", selon le directeur, Antonio Colannino. C'est aujourd'hui bien différent. À JFK, un élève a même déjà conseillé à l'un d'eux de se trouver "un vrai job". L'injure suprême pour un pédagogue. De nombreux professeurs attribuent la détérioration de leur image à la baisse de salaire de 18% subie au début des années 1980. N'était-ce pas la preuve que l'éducation n'était pas une priorité nationale?

Les jeunes sont peut-être tout simplement devenus plus québécois. Plus conscients de leurs droits et moins respectueux de l'autorité que les immigrants d'antan. En cas de problème, le directeur de JFK convoque l'élève et ses parents. Comme avant. Mais l'entretien prend une tout autre tournure. "Il y a quelques années, explique Antonio Colannino, la première question que les parents posaient à leur enfant était: Qu'est-ce que t'as fait? Maintenant, c'est: Qu'est-ce que le prof a fait?"

"De nos jours, tout le monde remet tout en question, dit Giordi Rosa. Et pourquoi pas?" Ça n'a certainement pas fait de tort à JFK, qui était aussi l'école d'un ghetto qui ne disait pas son nom. Aujourd'hui, j'ai du mal à croire que nos bals étaient rythmés par la tarantella, une danse folklorique napolitaine (en Italie, les adolescents n'auraient jamais dansé sur cet air). Que nos cartes à jouer étaient importées d'Italie (et qu'elles étaient distribuées, comme on le fait là-bas, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre). Que la mafia, sujet qu'on ne traitait pas à la légère, inspirait autant de peur - je savais que le père de mon meilleur ami avait été victime d'une tentative de meurtre - que d'admiration.

Encore très attachés à leur pays d'origine, les élèves de JFK étaient-ils pour autant antiquébécois? À quelques jours des élections du 29 octobre 1973, l'établissement avait organisé un débat auquel Yves Michaud, candidat du PQ et futur "Robin des banques", avait participé. Il avait expliqué ses craintes de voir Montréal se transformer en une ville anglophone dans une vingtaine d'années (c'est-à-dire vers 1993). Ce qui avait suscité une salve d'applaudissements très nourris. Et deux fois plutôt qu'une! Mais je me souviens aussi que les élèves qui étaient allés à Washington avec l'école, en avril 1974, avaient entonné "Alouette" devant la Maison-Blanche

Pas franchement québécois, mais de moins en moins italiens, ces jeunes ont, comme tous les adolescents, contesté les repères établis par l'école et la famille. Et peut-être surtout les filles. "Nos parents et nos enseignants nous poussaient à réussir, explique Ermelinda Iasenza, mais les attentes n'étaient pas les mêmes pour les garçons que pour les filles." Ainsi, elle qui aurait bien voulu étudier la physique a plutôt été orientée vers les sciences humaines.

C'est pourquoi Teresa Ferullo dit avoir tout fait pour échapper à sa communauté. "Les Italiennes, affirme-t-elle, ça finissait l'école secondaire, ça se trouvait du travail et ça se mariait. Point à la ligne." De nos jours, ses enfants, deux filles, vont à l'école française. Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser Teresa, son (vrai) prénom - et non pas "Terry", le surnom anglais qu'on lui avait donné à JFK -, sur sa carte de visite. Mais sa famille a quitté **Saint-Michel** depuis belle lurette.

LA REVANCHE D'UNE "KENNEDIAN" Une ex-élève cherchait la célébrité; elle l'a trouvée...

La John F. **Kennedy** High School, ce n'est pas Brébeuf, et aucun de ses anciens n'a jamais été élu député. Deux "Kennedians", comme on surnomme ses élèves, sont toutefois devenues célèbres. La chanteuse Luba Kowalchuk, dont les trois albums ont remporté une flopée de Félix et de Junos, est tellement connue que son seul prénom lui suffit. Mais il n'y a que la comédienne Carol Ann Francis qui a fait parler d'elle à la une du New York Times - consécration suprême -, qui a raconté sa rocambolesque histoire.

Passionnée de théâtre - déjà, à JFK, elle imitait l'actrice Lily Tomlin à la perfection -, Carol Ann Francis s'est vite transplantée à Hollywood, où elle a décroché de petits rôles. Dans l'espoir de faire mieux, elle a inventé un personnage de toutes pièces: son propre imprésario. Elle changeait alors de nom, de voix et d'accent pour téléphoner à des producteurs, à qui elle vantait les mérites d'une jeune et talentueuse actrice elle-même! Elle a ainsi obtenu des rendez-vous avec quelques grands noms, notamment Sydney Pollack, le réalisateur de Tootsie. Mais pas le contrat convoité.

Carol Ann a alors écrit un scénario racontant les aventures d'une actrice qui jouait ce double jeu. Sans préciser que l'histoire était vraie. Très drôle mais invraisemblable, lui a répondu un studio: aucun producteur hollywoodien ne se laisserait embobiner par une jeune Canadienne! C'est là que Carol Ann Francis a révélé l'affaire, que le Times a ébruitée.

Dans la notice biographique que lui consacrait le yearbook de JFK, en 1974, Carol Ann citait un poète anglais: "Une heure de gloire vaut mieux qu'une vie sans renommée." Une citation prémonitoire.

UNE HISTOIRE CONTESTÉE Anglophones et francophones: deux solitudes, même dans les examens d'histoire.

Comme c'est souvent le cas chez les anglophones, les élèves de JFK ont de mauvaises notes en histoire du Québec et du Canada, leur matière la plus faible. Jerry Dunn, professeur d'histoire à la retraite, estime que leurs piètres résultats s'expliquent, en quelque sorte, par un "biais culturel".

En théorie, enseignants anglophones et francophones transmettent la même matière. L'histoire du Québec et du Canada repose sur un programme détaillé, qui tient en 281 pages (du moins dans la version française). Dans les faits, explique Jerry Dunn, "les enseignants anglophones ne s'y conforment pas aussi scrupuleusement que les francophones". Par tradition, ils accordent davantage d'importance au Canada anglais. Les élèves bénéficient peut-être ainsi d'une vision plus globale de l'histoire de leur pays. Mais cette pratique, qui ne leur permet pas d'approfondir des sujets strictement québécois, les désavantage à l'examen de fin d'année, selon Dunn. D'autant, ajoute-t-il, que l'épreuve est conçue dans une perspective plus québécoise que canadienne, qui cherche à éviter les sujets considérés comme délicats: "Il n'y a jamais de question sur la bataille des Plaines d'Abraham. Et le Canada n'est presque jamais mentionné après 1911 [la fin de l'ère Laurier]."

Il est vrai aussi que les anglophones, minoritaires, n'ont qu'un manuel. Les enseignants francophones, eux, peuvent choisir entre au moins trois ouvrages, qui, de l'avis de Dunn, sont mieux écrits, plus riches en contenu et mieux illustrés.

I

© 2002 *L'Actualité*. Tous droits réservés.